FONCTION DU DOCUMENTAIRE

par Henri Feyrin, enseignant,
ancien documentaliste au lycée d'Enghien.

Il s'agit d'étudier aujourd'hui la fonction du documentaire, c'est-à-dire de voir l'ensemble de qualités — et peut-être de défauts — que peut présenter un ouvrage dont le but est de permettre à un jeune lecteur d'acquérir, soit un certain niveau de connaissances sur un sujet donné, soit un certain épanouissement de sa personnalité dans le secteur qui l'intéresse.

Tout récit peut avoir une fonction documentaire (par exemple certains albums du Père Castor pour les enfants de 6 à 8 ans et demi), mais nous n'étudierons aujourd'hui que les documentaires proprement dits, destinés aux enfants de 10-11 ans à 14-15 ans qui forment la population scolaire moyenne.

Deux questions se posent d'abord ; la première, qui se rattache à la psychologie de l'enfant : **Comment l'enfant réagira-t-il en face d'un livre dont le but est de lui donner une réponse** sur un sujet qui l'intéresse, pour différentes raisons ? Nous verrons que cette réaction est en grande partie conditionnée par la présentation de l'ouvrage.

Deuxième question : **Quel progrès accomplira l'enfant en fonction de son niveau culturel ?** Ici nous avons davantage à nous préoccuper du contenu, puisque toute bibliothèque a un rôle culturel à jouer.

Ces deux questions sont conditionnées par l'âge de l'enfant et par le milieu social dans lequel il vit, facteurs de plus en plus importants à mesure que l'enseignement se démocratise, que des enfants de plus en plus nombreux accèdent à la culture. Nous aurons donc à envisager un troisième point : **Le problème du documentaire dans une certaine démocratisation**, et les moyens d'accès de tout enfant à la culture.

Lorsqu'on essaie de répondre aux questions que j'ai posées d'abord, il faut se demander si l'on place l'enfant seul devant le documentaire où si ce dernier s'inscrit dans une sorte d'action pédagogique valable pour un groupe.

Lecture ou recherche individuelle

Dans le premier cas, il y a dialogue entre le lecteur et le livre : c'est la fonction la plus traditionnelle du livre, y compris du documentaire, qui est de satisfaire la curiosité de l'enfant.

On parle souvent d'« éveiller » la curiosité, ce qui sous-entend que l'enfant n'est pas curieux par nature ; mais, en dehors de raisons culturelles, sociales ou personnelles, et psycho-médicales qui détermineraient un état anormal, ce que l'on constate chez le petit enfant, c'est une soif de connaître, un potentiel de curiosité (je pourrais faire référence aux ouvrages de Piaget et de bien d'autres psychologues).

Même si cette disposition est naturelle, certains facteurs en favorisent l'éclosion ; ils sont, en gros, de deux ordres : la pression du milieu (la famille, et aussi tous les moyens de communication de masse qui sévissent dans notre société) et, parallèlement, puisque dans notre pays la scolarisation est généralisée, l'action de l'enseignant.

Du fait du développement des moyens de communication audio-visuels ou autres, la pression du monde environnant sur l'enfant se fait de plus en plus dure — on peut parler d'une véritable agression. Et plus cette pression s'accroît, plus l'action de l'enseignant devient difficile au niveau de la genèse de la curiosité enfantine. L'intervention de l'enseignant se situe beaucoup plus après qu'avant, contrairement à ce qui pouvait se passer traditionnellement.

On conçoit que, dans ces conditions, le dosage des acquisitions et la hiérarchisation des sujets en fonction des âges sont de plus en plus malaisés. L'enfant, quel que soit son âge, va en effet être soumis en même temps que d'autres, plus âgés ou plus doués que lui, à des sollicitations identiques. On ne peut donc plus

concevoir son information, son éducation, son enseignement en vase clos. Tout cela va, si l'on veut, dans le sens des souhaits des pédagogues les plus novateurs, à savoir vers une libération de l'enfant, la fin d'un certain dirigisme éducatif. Mais en revanche, la constitution de la connaissance sous une forme synthétique — qui permette d'avoir la tête non seulement bien pleine, mais aussi bien faite — devient de moins en moins applicable.

Au niveau du documentaire, comme nous allons le constater, c'est pourtant le contraire qui se fait : prisonniers d'une certaine tradition, on a tendance à concevoir le documentaire comme nécessairement synthétique, alors que l'enfant, par les conditions dans lesquelles il vit aussi bien que par le développement normal de son intelligence, est porté vers une appréhension analytique.

La seule solution qui permette l'appréhension analytique des différents sujets est évidemment une formule monographique du documentaire. Or nous verrons que l'édition de monographies pour les jeunes pose d'énormes problèmes aux éditeurs, aux libraires et même aux bibliothécaires.

Il y a donc, de plus en plus, initiative de la part de l'enfant — même si elle est souvent provoquée par ce qu'il voit autour de lui, par ce qui agit sur lui dans son milieu social — et, paradoxalement, bien que le bibliothécaire soit obligé d'accueillir cette initiative de l'enfant et de lui donner une portée culturelle (qu'il s'agisse d'un sujet littéraire, historique, ou technique), ce sont les adultes qui fabriquent les documentaires. Le cas de la Bibliothèque de Travail est une exception. Ce sont, en général, des adultes et des spécialistes dont la compétence n'est pas ici mise en doute, mais qui sont prisonniers d'abord de leur expérience culturelle, puis d'une certaine tradition, d'une culture de classe où le survol et l'encyclopédisme sont parfois un peu abusifs, et en tout cas contraires à la psychologie de l'enfant.

Cette tradition culturelle a des conséquences quant à la forme du documentaire, et quant au choix des sujets.

La forme : Un documentaire, pour bien se vendre, doit être bien accueilli des parents — car la lecture est encore souvent considérée comme un luxe, et l'on n'achète pas un livre à son enfant comme on achète du pain, mais plutôt comme un cadeau —, c'est donc une affaire d'adultes, l'acheteur ayant la même mentalité que l'auteur du documentaire. Comment, dans ces conditions, réaliser un livre qui soit au niveau de l'enfant ?

Deux formes de synthèse nous sont proposées par les éditeurs ; l'une d'elles est l'encyclopédie, évidemment très commode pour le bibliothécaire pressé, assailli par quarante enfants. Il suffit que l'ouvrage comporte une table et un index ; si vous êtes intéressé par tel sujet, voyez page tant. Mais cela correspond-il vraiment aux besoins de l'enfant ? S'il bénéficie d'un milieu social privilégié, il arrivera peut-être à comprendre, mais il aura aussi l'illusion très dangereuse d'avoir fait le tour de la question en quelques pages. Le documentaire, alors, au lieu d'être une ouverture, un tremplin qui permettrait d'avancer par bonds successifs, fait se replier l'enfant dans une espèce de tradition, lui donne peut-être un vernis culturel, mais ne permet pas la découverte.

De même si le jeune lecteur s'est posé une question très précise : Pourquoi le soleil s'est levé à tel endroit, est passé devant ma fenêtre de telle façon, etc., il va se trouver devant un historique des conceptions du ciel et devant des cartes détaillées qu'il ne saura pas lire, bref devant un amoncellement de matériaux documentaires que, sans le secours du bibliothécaire, il aura bien du mal à exploiter.

Cela ne veut pas dire que ces ouvrages n'aient été faits sérieusement et qu'on ne puisse en tirer des connaissances, mais du point de vue d'un certain épanouissement de la personnalité de l'enfant, c'est un instrument mal adapté.

Quand on ne cède pas à la tentation de l'encyclopédie, et qu'on se décide à faire une monographie, on se rattrape sur le luxe de la présentation, même si le sujet est étroit.

Les sujets : Quant au fond, on remarque que la tradition humaniste à laquelle j'ai fait allusion à une répercussion sur le choix des sujets. Il est des thèmes favoris alors que d'autres sont laissés pour compte. En ce qui concerne l'histoire ancienne, on trouve des ouvrages monographiques qui conviennent aux enfants,

les uns à caractère artistique, d'autres plus scolaires et sans doute plus valables sur le plan documentaire ; mais ne sont-ils pas réservés aux bons élèves ? Il y a également des livres sur le moyen âge. Mais le domaine le plus encombré est certainement la nature : les animaux sont traités à la manière bon enfant du naturaliste, avec un anthropomorphisme qui rappelle La Fontaine ; et, même si les descriptions sont exactes, le ton n'est pas toujours compris du jeune lecteur. Quand on ne tombe ni dans l'histoire, ni dans la nature, mais qu'il s'agit de techniques, alors on cherche le merveilleux : « Les merveilles de... » Ce qu'un adulte trouve merveilleux dans les inventions modernes paraît tout naturel à l'enfant soumis au bombardement quotidien des images télévisées. Et ce point de vue artificiel risque d'inspirer une attitude puérile incompatible avec l'appréhension analytique du sujet.

Autre écueil, moins courant : **une certaine démagogie**. On ne suppose pas la curiosité comme un fait acquis, mais on cherche à provoquer l'enfant, et l'on utilise pour cela tous les procédés journalistiques, les techniques du cinéma, de la radio et de la télévision. C'est ainsi que la mise en pages tentera de rappeler la présentation audiovisuelle à laquelle l'enfant est habitué : déferlement d'images tel qu'on en trouve dans les hebdomadaires, et où l'enfant trouvera difficilement un plan pour s'orienter dans telle connaissance dont l'accès reste difficile, même pour des adultes. Au lieu de concevoir un documentaire qui soit un point de repère pour comprendre ce que le lecteur avait déjà plus ou moins saisi, presque malgré lui, dans des informations rapides et dispersées, on est passé à côté d'une véritable action pédagogique.

Mais comment les éditeurs pourraient-ils répondre aux besoins immédiats, à la suite par exemple d'une information télévisée, par des petits fascicules qui en précisent le contenu ? C'est pratiquement irréalisable. (L'expérience tentée par les éditions du Sénévé, à partir de l'émission « Ombre et lumière », est intéressante du point de vue qualité, mais peu encourageante sur le plan commercial.)

La formule du **dictionnaire** est un compromis à la fois pour le bibliothécaire pressé, pour l'éditeur soucieux d'assurer un gros tirage et de toucher un large public, et pour le lecteur intéressé par les sujets les plus variés. On trouve ainsi dans les bibliothèques de jeunes des ouvrages apparemment conçus pour des adultes, mais qui semblent mieux convenir aux besoins des adolescents. (Ex. les Dictionnaires de l'homme du XX^e siècle, chez Larousse.) Cela permet à l'enfant d'entrer en contact avec un sujet précis, et au bibliothécaire de fournir un embryon de connaissance, quitte ensuite, par une action personnelle, à aiguiller le lecteur vers un ouvrage de fond qui lui apportera les compléments d'information indispensables.

J'ai déjà évoqué le **livre-objet**, choisi d'abord en fonction de critères esthétiques. Plusieurs facteurs entrent en jeu : réalisation technique, goût de celui qui a choisi les illustrations, accord de l'image et du texte. Même si toutes ces conditions sont favorables, une question reste à poser : l'image est-elle fonctionnelle ? C'est-à-dire : la lecture de cette image apporte-t-elle à l'enfant autre chose que la lecture du texte ? Sinon, elle est inutile. Les images esthétiques qui ont en même temps une grande richesse documentaire sont l'exception (exemple : La chasse silencieuse, chez Gründ).

Comment concilier le désir de publier un bel ouvrage et la nécessité d'une image lisible ? Pensant au cadeau, l'éditeur préfère souvent le dessin à la photo, dans le souci de se rapprocher de l'aspect habituel des récits illustrés. (Exemple des deux éditions d'un même livre, Courses automobiles, chez Gründ : pour enfants avec des dessins médiocres ; pour adultes avec des photos intéressantes et bien légendées.)

L'utilisation collective

Nous n'avons jusqu'à présent envisagé que l'usage traditionnel du documentaire : par un lecteur seul. Un plan bien fait, une présentation typographique agréable, une table, un index, des illustrations adaptées au texte, et qui le suivent pas à pas au lieu de le précéder ou de le suivre avec plus ou moins de retard : ces éléments, s'ils sont réunis, semblent caractériser un bon documentaire, du moins pour l'utilisation individuelle, traditionnelle, d'un tel ouvrage. Mais, d'un point de vue pros-

pectif, on peut se demander quelle sera la fonction du documentaire si on envisage son utilisation collective, soit que plusieurs élèves travaillent en groupe sur un sujet, soit qu'un ou deux élèves exploitent des documentaires pour présenter à d'autres — en classe par exemple — une étude sur un thème précis.

Les pédagogues qui se sont efforcés de promouvoir des méthodes actives d'enseignement ont constaté, par l'expérience, que l'acquisition des connaissances pouvait comporter — selon la complexité des sujets — trois phases. Première phase : la recherche individuelle, à laquelle répond la fonction traditionnelle du documentaire. Deuxième phase, de plus en plus importante : la communication, le débat, qui permet une compréhension en groupe ; à ce niveau se situe le problème des groupes de travail en classe. Troisième phase : la confrontation des connaissances acquises avec l'expérience adulte, qui conduira les jeunes à élaborer une synthèse à partir des éléments qu'ils auront su glaner eux-mêmes.

La deuxième phase, collective, va à l'encontre d'une certaine tradition d'individualisme culturel — beaucoup moins sensible dans les pays anglo-saxons, où les documentaires d'ailleurs revêtent un caractère tout à fait différent. Cette tradition nous gêne souvent pour organiser un travail de groupe ; pourtant la notion d'équipe est de plus en plus nécessaire, avec l'extension des connaissances, pour permettre à chaque individu de garder sa lucidité, et de ne pas être noyé par l'afflux des sollicitations auquel il est soumis. Notre rôle éducatif nous oblige donc à préparer l'enfant pour l'organisation d'un travail collectif selon une certaine dynamique de groupe ; il est donc de plus en plus important que nous ayons à notre disposition des documentaires qui permettent cette forme de recherche.

Le travail collectif est primordial, non seulement pour dominer l'afflux d'informations et le clarifier, mais aussi pour la démocratisation de l'accès à la connaissance : un enfant moins favorisé par son milieu social, même avec une intelligence égale à celle de ses camarades, est moins bien préparé à exploiter un document ; mais le travail en groupe, par intercommunication, lui donne la chance de sortir de son isolement, de vaincre ainsi son handicap social ou psychologique, et de trouver son plein épanouissement.

Ainsi le documentaire aura de plus en plus à remplir une fonction sociale, ce qui entraînera une modification dans la conception même de sa présentation. L'utilisation collective s'oppose, en particulier, au principe du **texte continu**, que respectent la plupart des documentaires actuels : ceux-ci peuvent guider un lecteur, mais ils ne permettent pas à plusieurs lecteurs d'assumer chacun l'étude d'un élément. Il faudra donc arriver à une formule nouvelle de décomposition du sujet en éléments de démonstration et de compréhension ; des tableaux, schémas, croquis explicatifs, des textes courts définissant un détail précis, ou sur lesquels on pourra prendre appui et qu'on pourra citer pour communiquer avec des camarades, seront autant de repères qui jalonneront la démarche vers une certaine connaissance.

La présentation en dossiers à feuillets détachables (comme en publie la Documentation française ou Documents pour la classe) rencontre des obstacles pour une réalisation commerciale ; elle pose aussi au bibliothécaire des problèmes de communication, de conservation et de classement.

Si l'on ne peut, pour des raisons pratiques, envisager un ouvrage divisible, il faut au moins que la mise en pages soit très structurée de façon à détacher visuellement les différents éléments du sujet, et à favoriser ainsi la démarche analytique de plusieurs lecteurs travaillant en équipe sur un même thème. C'est une solution de transition qui devrait apparaître dans les documentaires de forme classique.

Le matériel audiovisuel

Le documentaire devra aussi être conçu comme **un tout** qui regroupe le maximum de matériel sur un sujet donné : non seulement un texte imprimé, mais un enregistrement (bande, cassette ou disque) et des photographies projetables. Les tentatives actuelles faites dans ce sens restent presque toutes de caractère pédagogique. La fabrication en est coûteuse, la diffusion difficile et le succès commercial hasardeux. Peut-être une coopération entre maisons d'édition résoudrait-elle ces difficultés ? C'est déjà le cas pour beaucoup de productions audiovisuelles, mais la formule n'est guère répandue dans le domaine du livre.

Cette présentation d'un ouvrage à caractère polyvalent, écrit, sonore, visuel pose également le problème de l'équipement des bibliothèques ; l'utilisation du document est aussi plus longue et malaisée, surtout pour conduire simultanément un travail sur plusieurs sujets. Cela suppose des locaux, des installations multiples, un personnel que peu de bibliothèques possèdent.

Ouvrons une parenthèse : Nous sommes ici pour essayer de définir un cahier des charges en fonction des besoins ; et les problèmes politiques, sociaux qui se trouvent posés nous dépassent. Je voudrais seulement citer quelques lignes parues dans le Courrier de l'Unesco de janvier 1970 :

« Dans le monde, la dépense moyenne annuelle par soldat est de 7 800 dollars. La dépense moyenne annuelle par enfant au titre de l'éducation est de 100 dollars. »

Il ne s'agit pas de polémiquer, mais il faut souligner que le problème se pose du point de vue de notre mentalité, du point de vue d'une organisation matérielle, mais aussi du point de vue de notre société : elle s'est donné des moyens techniques énormes dans certains domaines, mais est-elle préparée à les utiliser pour le bien le plus précieux qu'elle ait, à savoir l'enfance ? Est-elle prête à organiser une évolution qui permette à cette enfance de profiter au maximum des progrès qui se réalisent chaque jour ?

Le travail bibliographique

Pour finir, je parlerai d'un travail qui concerne particulièrement les bibliothécaires ; c'est l'établissement de bibliographies, qui permettent de remédier plus ou moins à l'insuffisance du documentaire tel qu'il a été conçu.

Mais une bibliographie peut n'être qu'une concentration ; s'il existe peu de chose sur tel sujet, on va glaner différents éléments dans des ouvrages dont chacun est inadapté à son objet ; pour un thème donné, on va renvoyer à telle page de tel livre, etc. Ce qui tend à recréer une sorte d'univers clos à la manière du documentaire dont nous avons dénoncé les défauts.

L'élaboration bibliographique doit donc être faite dans le même esprit d'ouverture que le bon documentaire, et montrer à l'enfant toutes les ramifications du sujet auquel il s'est intéressé. La bibliographie doit être un point de départ. C'est beaucoup plus facile pour les adultes qui, lorsqu'ils se spécialisent dans un sujet, ont déjà un acquis ; et la bibliographie sera suffisamment étoffée pour être presque toujours ouverte. En revanche, comme il est souvent difficile de trouver pour les enfants même un seul livre sur certains sujets, il va de soi que l'ouverture souhaitée n'est alors qu'un vœu pieux.

Il importe plus de donner à l'enfant une méthode de recherche qu'un ensemble de connaissances complet et fini. D'où le rôle pédagogique essentiel qui incombe aux bibliothécaires. Certes, nous devons être de plus en plus exigeants sur la qualité de la présentation du document, sur les commodités offertes au lecteur. Cependant, le confort d'une démarche intellectuelle adaptée à l'enfant est beaucoup plus important encore que tous les comforts matériels dont je vous ai parlé.

EDITIONS LA FARANDOLE

3, cour du Commerce Saint-André, PARIS-6^e - Tél. 033-37-86

Dans notre collection Grand Gala : 3 magnifiques albums

LE PAPIER MAGIQUE. — Par Frank Francis.

Album 21 × 27 - toutes les pages illustrées en couleur, couverture pell. ill. en couleur, gardes illustrées.

Une très belle histoire de la chambre d'un petit garçon tapissée d'un papier étonnant. F. 12

L'AVENTURE DES TROIS COULEURS. — Par Annette Tison et T. Taylor.

Album-Jeu 22 × 27 ill. en noir et en couleurs couverture cartonnée, pell. ill. en couleur.

Une façon très originale d'apprendre aux enfants le mélange des couleurs primaires. F. 12

PIERRE ET LE LOUP. — De Serge Prokofief, illustré par le regretté Trnka.

Une réédition d'un classique très attendue. Un album 30 × 37 ill. couleur couverture cart. pell. ill. couleur.

Avec disque dit par Gérard Philipe.

F. 14
F. 32